

GRAC

Groupement Régional

d'Actions Cinématographiques

tél. 04 78 42 78 97 - fax 04 78 42 79 22

24 rue Émile Decorps

69100 Villeurbanne

forum@grac.asso.fr

www.grac.asso.fr

M'ra!

Vous trouverez ci-dessous les critiques récompensées dans le cadre du concours organisé en partenariat avec la Région Rhône-Alpes autour de la carte M'RA pour l'année 2009/10.

Le jury, présidé par *Eric Libiot*, Rédacteur en chef service Culture/Arts et spectacles à *L'Express*, a décerné les Prix lors d'une soirée spéciale, lundi 7 juin au Cinéma Gérard Philippe à Vénissieux.

1^{ER} PRIX DU CONCOURS DE CRITIQUES :

Diane MALOSSE (élève de 1^{ère} ES Lycée *La Favorite Sainte Thérèse* à Lyon 5^{ème})

***THE GHOST WRITER* de Roman Polanski**

The Ghost Writer est un de ces films qui nous rappellent que le cinéma est un art à part entière. Polanski nous offre un thriller captivant dont le genre est trop rare au cinéma de nos jours. Ses scandales judiciaires l'ont retiré du film pour le montage, mais n'ont pas altéré à l'excellente qualité de cette prouesse cinématographique (à voir en version originale, bien sûr). Il mérite largement son prix de mise en scène reçu au festival de Berlin.

Le film démarre sur une sortie de ferry : une voiture sans conducteur. Puis un corps échoué sur une plage. C'est celui de Mike McMara, bras droit de l'ancien Premier ministre britannique Adam Lang. Il était chargé de rédiger ses mémoires, d'être donc son « ghost writer ». Cependant il meurt, noyé au cours de cette traversée en ferry, avant d'avoir pu les terminer. C'est ici qu'Ewan McGregor fait son entrée : il succède à McMara pour finir les mémoires de Lang. À partir de ce moment, on ne quitte plus le personnage, on le suit partout et l'on découvre tout en même temps que lui. À aucun moment dans le film n'est cité son nom ou son prénom ce qui en dit long sur le rôle qu'il a à jouer : n'être que le nègre de Lang, écrire dans son ombre et n'être

jamais reconnu. Mais son rôle va se révéler être beaucoup plus important, puisqu'il découvre peu à peu, sans vraiment le vouloir, que la mort de son prédécesseur n'est ni un accident ni un suicide.

L'action se déroule sur une île perdue de la côte américaine, balayée par le vent, dans une maison high-tech en brique équipée d'immenses baies vitrées. On se sent tout de suite, comme le « ghost writer », piégé, notamment avec la scène où un jardinier ramasse des brindilles qui sont aussitôt éparpillées à nouveau par le vent. Lang et son équipe ne tardent pas à se barricader car l'ancien ministre est poursuivi par la Cour Pénale Internationale pour des crimes de guerre. Il aurait livré des prisonniers britanniques à la CIA pour les torturer. Il est donc interdit de séjour en Grande-Bretagne et de plus, est assagi par les médias. Cette situation n'est pas sans nous rappeler celle de Polanski, interdit de séjour aux Etats-Unis depuis les années 70. Le tournage a donc eu lieu sur des îles allemandes de la Mer du Nord. Les paysages à la beauté saisissante constituent un atout majeur pour le film, tout comme le casting, de haut vol : Ewan McGregor est étonnant de justesse avec son petit accent britannique, dans le rôle de ce nègre emporté dans une machination politique dont il n'en ressortira d'ailleurs pas indemne. Pierce Brosnan ne cesse de nous intriguer : il est insaisissable. En effet, on perçoit difficilement quand Adam Lang ment ou dit la vérité, ni ce qu'il pense vraiment. Sa froide assistante et maîtresse Amelia Bly est jouée par Kim Cattral qui se défait ici de son rôle de Samantha dans Sex And The City. Elle rythme le film du bruit de ses talons et de ses altercations avec la femme de Lang. En effet, ces deux femmes opposées, l'une très blonde et l'autre très brune, se détestent cordialement. C'est probablement Olivia Williams, qui joue l'épouse Lang, la plus grande révélation de ce film. Le personnage de Ruth est assez délicat : une femme frustrée, dépressive, qui s'avère être une parfaite manipulatrice. L'interprétation, complexe, est grandiose. Les seconds rôles sont aussi très justes, extrêmement bien choisis : Rycart, l'homme effrayant dont le fils est mort en Irak, l'innocente réceptionniste de l'hôtel...

La musique occupe aussi une place indispensable dans le film, elle nous oppresse et nous fait entrer dans une atmosphère inquiétante. Elle est signée Alexandre Desplat qui a aussi composé pour Jacques Audiard ou Stephen Fears. Son talent n'est d'ailleurs pas un secret, ses nominations aux Césars et aux Oscars l'ont prouvé.

« The Ghost Writer » rentre bien dans la catégorie des thrillers politiques, mais il est aussi ponctué de petites touches d'humour grinçant et noir, qui nous laissent entrevoir le destin de notre héros comme sa demande « aller-retour, j'espère » avant d'embarquer dans le ferry au volant de la voiture guidée de McMara. On pense aussi à la réflexion de Rycart disant que les nègres ne sont pas comme des chatons que l'on noie les uns à la suite des autres.

The Ghost Writer fait aussi partie de ces films qui nous transportent, et dont le suspense augmente au fur et à mesure que l'histoire avance, tout cela dans une lenteur agréable et un enchaînement parfait. La scène finale du passage du papier adressé à Ruth est extraordinaire. Le cadrage serré sur les mains et la musique qui s'intensifie et s'accélère à mesure que le papier se rapproche de Ruth Lang nous maintiennent en haleine. On sent la fin proche, quelle va être l'issue de cette révélation ? La mort survient : très rapide, peut être trop, et le manuscrit contenant la clé de l'énigme s'éparpille dans la rue.

Enfin, il est utile de rappeler que ce film est une adaptation d'un best-seller de l'écrivain anglais Robert Harris, qui a d'ailleurs été scénariste du film. Harris est aussi un ancien journaliste politique proche de Tony Blair durant son premier mandat, et même s'il affirme son personnage fictif, le rapprochement entre Tony Blair et Adam Lang est vite fait : accusation de crimes de guerre, de connivence avec les Etats-Unis...

2^{EME} PRIX DU CONCOURS DE CRITIQUES EX AEQUO

Diane PASSARELLI (élève de Terminale L au *Lycée Pierre Béghin* à Moirans)

INVICTUS de Clint Eastwood

« In Victus » c'est d'abord une affiche alléchante. Une histoire fondatrice et révolutionnaire mise en scène par une autre légende du cinéma : que d'ingrédients prometteurs. Eastwood fait le pari de traiter autrement la période mouvementée suivant la fin de l'apartheid. Il montre comment Nelson Mandela s'est servi de la coupe du monde de rugby en Afrique du Sud pour réconcilier blancs et noirs. À la base de toute histoire, même plus particulièrement celle de Nelson Mandela, il y a des personnages. De vrais personnages forts comme l'était ce leader charismatique et surtout intensément courageux et intelligent. On comprend bien l'émotion et l'investissement que ce rôle confère à Morgan Freeman. Le Mandela qu'il nous offre correspond tout à fait à l'idée qu'on se fait d'un homme d'un certain âge qui s'efforce de ramener la paix dans son pays. Mais le jeu de l'acteur donne pourtant l'impression que derrière ce physique fatigué mais encore vaillant, il n'y a rien. Le corps est là mais pas l'esprit, aucun sentiment ne passe réellement. Pas une seconde on ne peut sincèrement croire au génie de ce Mandela. Le défilé de personnages insipides se prolonge hélas tout au long du film avec en première ligne Matt Damon dans le rôle de François Pienaar qui aurait autant pu être un capitaine d'équipe de rugby que poissonnier. On peut quand même accorder quelques circonstances atténuantes Est-ce réellement possible d'incarner un homme comme Mandela sans perdre la force de l'original ? Et ce capitaine d'équipe a-t-il une réelle importance dans cette histoire ? Car après tout, c'est seulement son métier qui importe ici et non pas sa personnalité.

De cette regrettable absence de profondeur de personnages découle tous les défauts du film. La tension entre blancs et noirs qui rongait l'Afrique du Sud à l'époque est à peine perceptible ou mis en scène de la façon la plus neutre et quelconque : une « pseudo rivalité » entre gardes du corps. Rivalité qui - comme toutes les autres tentatives d'intrigues du film - va bien sur se résoudre gentiment comme on le pressent dès la première seconde. Il en est de même pour de l'offre du ticket à la bonne africaine de la famille. Alors voilà, l'action qui se déroule sous nos yeux n'est pas déplaisante, c'est juste qu'elle nous laisse totalement indifférent. Le film pourrait durer une heure de moins ou une heure de plus, sa n'aurait pas changé grand chose. L'unique sursaut que nous procure le film est une envie de sourire en voyant avec quelle maladresse est traité le passé prisonnier de Mandela lors de la visite du pénitencier par l'équipe de rugby. C'est par apparitions fantomatiques rappelant celles couramment utilisées dans les mauvaises séries de science-fiction que le président sud-africain apparaît. Superposé à cela, une voix-off nous lit le poème qui a donné son titre au film. Malgré une certaine qualité de lecture, les vers nous paraissent lisses et presque dérisoires ; quoi de plus dur que de rendre au cinéma toute la beauté d'un texte ? Cet exercice subtil n'est hélas pas réussi

Qui dit film américain dit sujets américains : peur des attentas terroristes (suggéré par l'avion qui rase le toit du stade) et aussi rugby. En outre, la prouesse que réalise Eastwood dans ce film est d'arriver à film les matchs de façon particulièrement réussie et prenante. La perspective de voir des matchs de rugby au cinéma peut tout d'abord en rebuter certains. Mais c'est une agréable surprise de voir comme on se laisse emporter au coeur de la mêlée. Même les scènes au ralenti arrivent étonnement à apporter quelque chose de touchant, accentué par les sons des cris et des chocs claquants qu'endurent les joueurs. C'est sur le stade et que la

violence et la douleur sont les plus présents et font ressortir par contraste le peu de haine montrée à l'extérieur. On aurait espéré pouvoir ressentir le climat de tension invivable qui déchirait l'Afrique du Sud pour mieux comprendre l'admirable travail accompli par Mandela.

Au final, le film ne tient hélas pas les promesses qui résident dans sa description. Un résultat lisse ne voulant heurter ou fâcher personne. Alors que penser ? Cette histoire n'est-elle tout simplement pas trop essentielle et puissante pour être traitée (presque) exclusivement à travers un sport, voir à travers un film de façon si légère ?

2^{EME} PRIX DU CONCOURS DE CRITIQUES EX AEQUO

Emilie GUET (élève de 1^{ère} L au *Lycée Louis Armand* à Chambéry)

***FISH TANK* de Andrea Arnold**

Fish Tank est un film anglais réalisé par Andrea Arnold. Il raconte l'histoire d'une adolescente de quinze ans, Mia, passionnée par le Hip Hop. Plongés dans l'univers de la cité anglaise, nous suivons cette jeune rebelle livrée à elle-même. Pourtant, elle et son entourage tournent en rond comme dans un bocal à poisson, cherchant l'issue pour fuir les problèmes qui les poursuivent. Mia boit la tasse, souvent, ballotée entre cruauté et amour elle arpente ce monde hostile. Elle ne peut prendre exemple sur sa mère irresponsable, ni sur son père absent.

Puis débarque le nouvel amant de sa mère, il semble différent des précédents. Sa ceinture d'Apollon nous met l'eau à la bouche. Il met une touche de douceur dans sa vie, s'intéresse à elle et sa passion pour la danse, et l'aide à aller au bout de sa démarche artistique. On est entre deux eaux, admiration et méfiance, car cet individu semble débarquer d'un autre monde. Dans un torrent d'émotions confuses, elle s'abandonne à lui. Le goût de l'interdit, de l'amour, la parcourt comme un mirage. Désillusion. Le jeune homme est en fait un faible qui n'assume pas les responsabilités de la famille qu'il a déjà fondée et quand arrivent les problèmes, il fuit. Mia, on croit la comprendre mais on se méprend. Déraisonnable et instinctive, elle urine sur la moquette, elle donne un coup de boule à une autre fille, elle pousse un enfant dans l'eau agitée. Se compare-t-elle à la jument attachée qu'elle tente inlassablement de sauver ? On s'accoutume au langage cru de la cité et ses grossièretés légères. "J'te déteste ! Moi aussi..." On sourit, ça sonne comme un gros Je t'aime.

Un film jeune et réaliste qui mélange pisse et eau de rose. La fin ouverte nous laisse pleins d'espoir pour l'avenir de Mia. Plusieurs sujets qui peuvent nous concerner et nous toucher sont évoqués. L'adolescence, les familles décomposées ou recomposées, les amours défendues et les différentes épreuves de la vie.

3^{EME} PRIX DU CONCOURS DE CRITIQUES

Fanny SALAMONE (élève de BEPA au *Lycée Horace Benedict de Saussure* à Combloux)

***LES CHATS PERSANS* de Bahman Ghobadi**

Filmé caméra à l'épaule, "Les Chats persans" raconte, sur un rythme saccadé, la situation oppressante de deux jeunes musiciens dans un pays théocratique, l'Iran. Comme ils ne peuvent pas s'exprimer librement à travers leur musique, ils cherchent à s'évader du territoire iranien. Le film nous donne parfois l'impression d'avancer avec difficulté malgré le dynamisme de certaines scènes tournées comme des clips vidéo. Tous leurs efforts seront finalement vains car ils sont comme prisonniers de cette ville-iceberg où l'essentiel de la vie culturelle demeure cachée. Les acteurs comme les personnages qu'ils jouent sont sous pression du début à la fin du film. Surprenante et émouvante, la fin du film nous fait penser à Roméo & Juliette, car ces deux jeunes sont conduits à la mort par la pression sociale. Ce long-métrage dévoile au grand jour ce que les Iraniens vivent dans les sombres sous-sols de Téhéran.